

**Hayat Berrada-Bousta**

**PROMENADE LE LONG D'UNE RIVIÈRE  
ENTRE LA HOULE ET LE CALME  
Tête-à-tête avec Rhita Bennani**



**Hayat Berrada-Bousta**

**PROMENADE LE LONG D'UNE RIVIÈRE  
ENTRE LA HOULE ET LE CALME**

*Avec toi, mon amie, qui m'a accompagnée et soulagée de blessures.*

26 juin 2025

*« La vérité, quelque pénible qu'elle soit,  
est préférable à l'incertitude. »*

Orson Wells

*Avec toi, mon amie, avant notre rencontre*



C'est en 1932 ou 1935 que tu serais née. Conditionnel, bien sûr, en cette période coloniale où les dates de naissance fluctuaient pendant des années.

Tu nais dans cette vieille ville bâtie sur les rives du fleuve Bouregreg et de l'océan Atlantique. Cette ville qui fut le siège du résident général qu'était alors Lyautey. Il en avait fait la capitale du « protectorat » français au lendemain du traité de Fès le 30 mars 1912.

Un « protectorat » qui a vite pris le chemin d'une colonisation à tous les niveaux malgré certaines mises en garde de Lyautey : « *ne l'oublions pas, nous sommes au pays d'Ibn Khaldoun qui arrive à Fez à l'âge de 20 ans, au pays d'Averroès, et leurs descendants ne sont pas indignes d'eux. On ne sait pas encore assez ce que de vieilles demeures de Fez, de Rabat, de Marrakech abritent d'hommes qui en ont fait des asiles de lecture, de pensées, de recherches* ».

C'est dans cette ville, Rabat, qu'il voulait être enterré. Un an après son décès, il y sera inhumé dans un mausolée. On pouvait lire sur son tombeau en arabe : « *plus je vis au Maroc, plus je suis persuadé de la grandeur de ce Pays* ». Ce n'est que bien plus tard que sa dépouille sera rapatriée dans son pays pour reposer aux Invalides.

En écoutant Bachir le jour de ton inhumation à Thiais, j'ai appris que tes ascendants étaient des personnalités importantes et respectées de la vie juridique et spirituelle de Rabat, à l'instar de ton oncle Aboubekr qui « *a laissé une bibliothèque remarquable et avait écrit des poèmes et des textes de chansons en hommage à l'épopée de Abdelkrim El Khattabi* ». Pourquoi ne m'en avais-tu jamais parlé ? Ta discrétion ?

Combien j'aurais souhaité les avoir pour les mettre dans le site *Maroc Réalités* dans la rubrique de Abdelkrim El Khattabi ! Même si je doute pouvoir les lire, vu mes difficultés en langue arabe.

« *Il n'est point de droit plus sacré, plus indéniable que celui de tout un peuple à se gouverner et à se donner la forme de gouvernement qui convienne le mieux à son tempérament et à ses aspirations* »<sup>1</sup>, écrivait-il

---

<sup>1</sup> Message publié dans le journal « Vie Ouvrière » le 2 octobre 1925.  
<https://www.maroc-realites.com/document/273>.

dans un message envoyé au groupe Rénovation de Buenos-Aires, avant son exil à la Réunion en 1926, il y a un siècle.

Vois combien ces mots résonnent aujourd'hui à nos oreilles en ces moments d'annexions, de colonisations à l'instar de ce qui se déroule en Palestine occupée. La résistance Palestinienne livre une leçon à l'Humanité entière par sa résistance exemplaire malgré les actions génocidaires de l'État d'Israël.

Tu te maries, en pleine jeunesse. Avec celui qui, né aussi dans la Médina de Rabat, observait les injustices et la situation des laisser pour compte. N'étaient-ce pas les premiers germes de sa révolte contre l'injustice sociale et éducative ?

Il écoutait aux portes de l'école l'enseignement que la colonisation n'avait pas permis à tous les enfants des familles modestes d'avoir. Seul un enfant pouvait y bénéficier. Ce fut son frère aîné. Jeune garçon, il accompagnait son frère à l'école et l'attendait jusqu'à la fin des cours. En définitive, l'établissement finit par lui accorder le droit de venir à l'école.

Son combat pour une véritable libération de l'État colonial français a conduit ce dernier à l'assigner à résidence en février 1951 dans le Moyen Atlas puis le Haut-Atlas, à Imilchil puis à Talsint. Pour limiter son activité et l'isoler du monde extérieur.

Lorsque tu lui rendais visite pour quelques heures au début, on examinait ce que tu portais pour y découvrir ce qui pouvait y être caché. Il t'était difficile de lui ramener ce qu'il

voulait. Tu avais déclaré lors de ton entretien avec Brigitte Martinez<sup>2</sup> en 1998, qu'il « *ne manquait de rien là-bas parce qu'il était très respecté. On l'aimait beaucoup* ».

J'avais appris plus tard, qu'il continuait à Imilchich son combat contre l'analphabétisme : il alphabétisait les gardiens et apprenait le berbère.

Sortir le peuple de l'inculture, disait-il à la conférence de l'Université à Toumlil en 1957. Sa soif d'apprendre, il voulait la partager et inciter femmes et hommes à le faire.

Pour lui l'éducation était **Le** sujet fondamental pour le développement de notre pays. Au-delà de l'enseignement universitaire, c'était de l'éducation populaire qu'il s'agissait.

Probablement, tu avais pu constater tout cela en particulier quand tu avais pu obtenir en 1952 une autorisation de séjour de 3 mois auprès de lui.

Tu m'avais dit un jour que c'étaient les plus beaux moments vécus. Une proximité aussi de points de vue. Avais-tu épousé ses convictions ? Ton parcours a toujours été à la hauteur de celles-ci.

Et comme ta fille le rappelait lors de l'entretien que vous aviez eu avec Brigitte Martinez, « *c'est à ce moment-là que j'ai été conçue* ». Et Fawz naîtra, alors que son père était encore en exil dans le Sud.

---

<sup>2</sup> Brigitte Martinez, *J'ai deux amours, portraits d'exil*, 1998.  
<https://www.france-terre-asile.org/images/stories/evenementiel/40-ans/jai-deux-amours/articles-en-pdf/ben-barka.pdf>.

Ta sœur Zohra me faisait part dernièrement d'une « anecdote » à la naissance des jumeaux, Saad et Mansour après l'indépendance.

Ils étaient nés à l'hôpital, et non à domicile, comme cela se pratiquait souvent. Ton conjoint était en réunion. Lorsqu'on lui avait annoncé la naissance du premier bébé, il avait répondu : « *je termine ma réunion et j'irai ensuite à la clinique* ». Mais lorsqu'on l'informe de la naissance du second bébé, il avait mis fin à sa réunion pour te rejoindre.

Dès les premiers jours d'indépendance, tu passes ton permis de conduire. En raison des responsabilités politiques de ton conjoint, tu voulais, toi-même, te charger de tes enfants, de ton neveu et ta nièce qui avaient perdu leur mère, ta sœur Habiba, très prématurément. Ce seront tes enfants et tu as été aussi leur mère.

Mais sa dernière condamnation à mort par contumace en 1964 et les différents harcèlements des autorités qui avaient fermé la porte de votre domicile, t'ont contrainte à quitter ton pays avec tes six enfants.

Il te fallait rejoindre Mehdi au Caire. Mais comment ? Allait-on t'interdire de quitter le Maroc ? Quels moyens pour partir sans attirer l'attention ? Il fallait prétexter de problèmes de santé que les billets d'avion aller-retour justifieraient.

Avant d'arriver au Caire, tu te rends avec toute ta petite famille à Paris, puis Berlin. Berlin où résidait ton beau-

frère Abdelkader, le père de Bahija et Khalid.

C'est Bahija qui, m'a-t-elle dit dernièrement, avait pris en main comme le lui avait indiqué son père, les contacts nécessaires pour tout ce parcours qui n'était pas sans embûches. Elle n'avait alors qu'une douzaine d'années.

Vous voilà tous rassemblés au Caire. Tes premiers pas pour vivre en dehors de ton pays, de ta ville natale. L'exil a un impact moral en raison de la rupture avec les siens.

Quitter ton pays pour vivre au Caire sans savoir quand tu pourras y revenir. En consultant dernièrement l'entretien que toi et ta fille Fawz aviez eu en 1998 avec Brigitte Martinez, tu gardais des souvenirs sonores des « *réveils métalliques au son du mebrax, ce pilon dont se servaient les femmes pour écraser les épices : cumin, safran, écorces de cannelle, graines de coriandre, ail* ».

Le Caire...Ta première ville d'exil. Celle de toute la famille que Jamal Abdel Nasser avait bien accueillie, m'avais-tu dit plus tard quand nous parlions parfois du pouvoir en Egypte, de la guerre des six jours et d'octobre 1973. Tu avais pour lui une grande estime et ne partageais pas avec moi mes interrogations sur certaines de ses positions. Mais il est incontestable qu'il était crédible et légitime pour les populations égyptiennes. Plus légitime, alors qu'il avait perdu la guerre des six jours, que celui qui la gagnera en octobre 1973, Anouar Sadate.

Le Caire... Tes premiers pas en dehors de ton pays, de ta ville natale. Mais c'était aussi l'espoir d'une joie de voir la famille réunie. Quitter ton pays pour vivre au Caire sans savoir

quand tu pourras y revenir. Changer tes habitudes. Rejoindre ton conjoint et le père de vos enfants pour ne le voir que très peu souvent.

Tes enfants grandissent dans cette ville chargée d'Histoire.

Pensais-tu, alors, dans cette belle ville qu'est le Caire, que tu craindrais moins pour ton conjoint ? Une angoisse qui ne te quittait pas, depuis ton mariage. Le Caire était-il le lieu où tu verrais une petite lumière ? Des moments de bonheur assez, voire trop, fugaces.

Mehdi Ben Barka, ton conjoint souvent absent, réalisait ses objectifs en leur donnant une dimension internationale. Il avait su, par un dynamisme sans nom, rapprocher la Chine de l'Union Soviétique à travers leurs peuples, rencontrer Guevara, Ben Bella, Fidel et Tito...

Il devenait, même en exil, un obstacle non seulement pour le régime marocain, mais aussi pour les impérialismes américains et français. Quant à Israël qui entretenait des relations officieuses avec le pouvoir marocain, cet État s'est allié aux impérialismes en particulier à la suite de l'intervention de Mehdi Ben Barka en avril 1965, six mois avant son enlèvement, sur le rôle d'Israël en Afrique que l'union des peuples avait pu déjouer. Ces États ont fini par l'enlever et l'assassiner avant qu'il n'aboutisse à la réalisation de ses projets d'union des peuples contre les impérialismes. Un crime d'États.

Tu étais au Caire quand tu apprends son enlèvement en plein centre de Paris. Loin du Caire. Ton frère, Othmann, t'a soutenue en ces moments pénibles. Acteur de l'Organisation de Solidarité avec les Peuples Afro Asiatiques (OSPAA), il avait présenté son action lors de la 40<sup>ème</sup> année de la disparition de ton conjoint. T'en souviens-tu ? : *« je vais essayer de présenter un bref aperçu d'un travail basé sur une série de témoignages vécus lorsque je travaillais aux côtés de Mehdi Ben Barka en tant que son représentant au Secrétariat Permanent de l'Organisation des Peuples Afro-Asiatiques au Caire du mois d'octobre 1963 au 29 octobre 1965. »*

Je t'avais dit un jour, à mon retour du Maroc, que j'avais eu le plaisir de le rencontrer à Rabat. C'était la première décennie de ce deuxième millénaire. Il avait été mon guide touristique à Rabat. Sa ville qu'il connaissait si bien.

Il m'avait fait des rappels sur Abdelkrim Elkhattabi sur lequel il avait fait une thèse et plusieurs écrits. Cet historien de renom, dont la défense des droits humains, de la justice et de la démocratie a jalonné toute la vie, nous a quittés le 29 juin 2016.

Tu l'as rejoint ce 26 juin 2024. Ce sont son esprit de justice et son humilité qui resteront dans nos Mémoires.

Ma chère Rhita, quelle femme de courage et de dignité tu as été !

Tu n'as pas baissé les bras pour connaître la vérité. Toute la vérité sur son enlèvement. C'est ce que tu as fait avec résistance et dignité.

Avant la reprise du procès en avril 1967, et après avoir appris de nouveaux éléments dans l'affaire de ton conjoint, à savoir « *l'éventuelle coopération de services de renseignement israéliens dans la préparation et peut-être l'exécution du rapt de mon époux* », tu adressais en mars de la même année au Président de la Cour d'assises de la Seine, Monsieur Perez, une lettre lui demandant de reporter cette séance : « *ma famille et moi-même sommes les premières à souhaiter que l'affaire soit jugée au plus tôt, mais aussi faut-il que nous soyons à même de participer à la manifestation de la vérité, à lutter dans des conditions normales contre la meute de criminels et leurs complices* »<sup>3</sup>.

Ce sont là des moments et des données dont tu ne m'as parlé que très peu et que j'ai pu légèrement récupérer dans certains écrits ou auprès de certains membres de ta famille.

Ces moments où je ne connaissais ni toi, ni ton conjoint. Je n'avais de lui que très peu de connaissance. Ce n'est qu'à partir de 1968 que je m'étais progressivement intéressé à son parcours mais surtout à ses écrits et à ses interventions.

---

<sup>3</sup> <https://www.maroc-realites.com/document/284>.

## *Ma rencontre avec toi. Mai 1975*

*« J'ai rencontré l'amitié et depuis ce jour,  
elle marche toujours à mes côtés. »<sup>4</sup>*

D'Égypte tu étais venue t'installer pour un long exil en France, à Paris.

C'est là que je t'ai rencontrée pour la première fois.

C'étaient nos premiers moments de projets d'Option Révolutionnaire et après la publication de notre Appel du 1<sup>er</sup> mai, nous démarquant de l'USFP après son congrès constitutif de janvier.

Nous avons alors décidé de publier un mensuel en langue arabe dont le titre, *Option révolutionnaire*, s'inspirait de celui du livre d'un grand nombre d'écrits de Mehdi Ben Barka, édité par Maspero.

Auparavant, nous voulions te rencontrer pour t'informer de la prochaine parution de ce mensuel. J'avais été désignée pour cela.

Te rappelles-tu ? Nous nous sommes rencontrées dans

---

<sup>4</sup> « Grand corps malade », slameur, poète, rappeur, auteur-interprète et réalisateur français.

un café à Paris en présence de ta sœur, Zohra, qui était venue du Maroc.

C'était la première fois que je te voyais. N'avais-tu que 30 ans, m'étais-je dit ? Pour moi, tu paraissais les avoir.

Quand je te l'avais dit, tu m'avais raconté ce qui t'était arrivé un jour. Tu étais allée au cinéma en Égypte ou à Paris avec ton fils. On a laissé passer Bachir sans problème mais on t'avait demandé ta carte d'identité pour vérifier que tu avais bien 18 ans.

En te regardant me raconter spontanément cet épisode, j'ai été frappée par ton regard franc et ton sourire serein. Ils m'ont fait ressentir la dimension de cette dame que tu es et qui avait épousé les convictions de celui qui sera assassiné en 1965 alors que tu n'avais que 30 ans.

« *Ce projet de publication sous ce titre est prometteur. Un hommage à Mehdi. Je lui souhaite tout le succès* », m'avais-tu dit, sensible à notre démarche.

Et nous voilà embarquées toutes les trois dans des échanges en interrogations et rires dont la couleur de sincérité n'a pu que nous rapprocher.

Ce jour-là, je confirmais ma rencontre avec la sincérité d'une amie. Une amie fidèle et discrète que les années n'ont fait que consolider. Et quelle humilité !

Le premier numéro en décembre 1975, en hommage à Mehdi Ben Barka, reprenait les positions des différents textes publiés dans *Option Révolutionnaire au Maroc*.

Et cette publication durera près de 10 ans.

On s'était aussi rencontré à Ivry où nous habitons.

Nous étions auprès de toi, en présence de ta sœur Khadija si je ne me trompe pas, ce jour où ton frère Othmann était dans l'avion qui avait été détourné. Je me souviens avoir remarqué cette angoisse qui s'exprimait avec dignité et discrétion.

Nous passions des moments agréables à Montreuil quand tu nous rendais visite certains après-midis, parfois en compagnie de mes beaux-parents.

Et bien sûr, chez toi quand tu as habité dans le 10<sup>ème</sup> arrondissement.

Des années ont passé et cette amitié s'est renforcée.

À la disparition de mon conjoint, Abdelghani, c'est à toi, ce 21 septembre 1998 au matin que je l'avais annoncée en premier. Spontanément.

Un jour que nous étions allées ensemble nous recueillir sur la tombe de Abdelghani, je t'avais fait part des interrogations de certains sur le choix du lieu de son enterrement. Ils me reprochaient de ne pas l'avoir enterré au Maroc, dans son pays.

Pour moi, il n'en était pas question. D'autant que nous avions habité, bien avant la naissance de nos enfants, au Boulevard Gambetta, en face du cimetière du Père Lachaise où il fut inhumé. Dans ce « *cimetière où le temps règne en Maître* »<sup>5</sup>.

---

<sup>5</sup> Une expression que j'avais appréciée. Prononcée dans un reportage de Augustin Viatte et Christophe d'Yvoire, *Éternel jardin. Le Cimetière du Père-Lachaise*, Arte, 2018.

Et ce jour où j'allais me recueillir en ta compagnie sur sa tombe, je t'avais demandé : « à ton avis, ai-je bien fait ce qu'il aurait souhaité ? »

« Hayat, il est parti. C'est à ce que toi tu souhaites faire que tu dois penser », m'avais-tu répondu.

Jusqu'à aujourd'hui, alors que tu nous as quittés le 26 juin 2024, ce sont ces mots dits avec sérénité et attention dont je me souviendrai toujours. Ils me rassuraient. Cette attention que tu avais eue envers moi me « protégeait ».

Quand tu me voyais préoccupée ou en colère par rapport à des événements ou à ce que j'entendais dire, tu me calmais.

Me restent aussi en mémoire, ces moments de rires et d'échanges avec humour. Comment les oublier ?!

Nous étions retournés dans notre pays en 1994 à l'annonce du discours d'amnistie de Hassan II. Toi, qui étais toujours en exil depuis plus de trente ans, tu n'avais voulu rentrer au Maroc qu'après la mort de Hassan II, en juillet 1999.

Je me rappelle ce 23 juillet 1999. J'avais passé l'après-midi chez toi entourée de ton frère, de tes enfants et de tes petits-enfants. C'était l'anniversaire de ta petite-fille. Ensuite, j'étais retournée chez moi.

J'avais alors entendu à la radio que Hassan II venait de mourir. Il avait auparavant été invité par Chirac pour assister au défilé militaire du 14 juillet.

À ce défilé symbole de la Révolution française et de l'abolition de la Monarchie !

J'étais seule, mes enfants étaient en vacances hors de Paris.

Ma première réaction avait été de te téléphoner en souvenir de tous nos chers disparus qui luttèrent pour un État de droit.

Tu m'avais dit : « *reviens, on va en parler* », et tu avais ajouté : « *mais ne prends pas ta voiture. Viens en taxi car tu risques, dans l'état où tu es, de faire un accident* ».

Ce que j'avais fait. Une rencontre mémorable autour de ta famille.

Tard le soir, tu avais demandé à ton fils, Saad, de m'accompagner : « *et ne reviens que lorsqu'elle rentrera chez elle. Accompagne-la jusqu'à la porte.* » J'ai bien sûr souri en me disant combien tu exagérais.

Mais heureusement que ton fils m'avait accompagnée jusqu'à la porte car je n'ai pas pu l'ouvrir. J'avais laissé mes clés à l'intérieur. Il avait fallu qu'il m'accompagne au commissariat et on avait eu la chance de trouver des policiers qui nous ont dit : « *vous avez des radios ?* » ; je ne comprenais pas ; « *des films radios* ». Je répondis : « *non, ils sont à la maison* ». « *Alors retournez-y. On ira chercher nous-même des radios à l'hôpital.* »

Nous étions retournés à la maison et ils nous y avaient rejoints et avaient utilisé ces radios pour ouvrir la porte. En moins d'une minute : « *on connaît les astuces des cambrioleurs* », nous avaient-ils dit en riant.

Je n'avais jamais autant remercié et serré la main d'un policier comme ce jour.

C'est cette année que tu retourneras au Maroc après avoir supporté plus de 35 années d'exil, non par appartenance politique mais parce que tu croyais aussi en la réalisation de ce combat pour la dignité humaine. Parce qu'entre Hassan II et toi se trouve le cadavre (la présence de l'absence) de ton conjoint.

**Quelques années plus tard, j'avais déménagé à Nantes, hors de Paris.**

Un jour que tu étais venue me voir à Nantes, nous étions allées à Pornic, cette ville balnéaire de l'Atlantique. En nous promenant le long de la mer, près des bateaux de croisière et avant d'arriver à la plage, tu me disais les noms de toute ta famille. Mais remarquant à mon air que j'étais légèrement perdue, tu m'avais demandé ce que j'avais retenu. Et là, me voyant mélanger tous les noms, tu me pris les bras d'un air de reproche « *Kblass, ya Hayat* ».

Je fournissais pourtant un effort, en fronçant les sourcils pour me concentrer, pour écouter le récit de ton arbre généalogique et particulièrement des relations familiales : Bennani, Ben Barka, Bennouna, Cherkaoui... Une pléiade à elles seules.

Mais je trouvais incroyable que tu puisses sans hésitation m'en faire le conte qui, je te l'assure, me semblait bien compliqué à retenir.

Quand je venais à Paris pour mes interventions professionnelles sur les diversités culturelles, je venais souvent prolonger chez toi mon séjour.

Je te vois encore sur ton canapé, lire le journal en arabe *Attihad Chtiraki*. Tu me lisais certains passages. Nous échangeions nos points de vue.

Je te faisais part de ma déception de toutes ces adhésions au maghzen dont la politique accentue la fracture sociale, l'injustice et son caractère répressif.

Quand je te faisais part de mes doutes au sujet de certains comportements que je considérais comme égoïstes, les relations de pouvoir dans les rangs du Mouvement progressiste engagé pour la démocratie. Non la démocratie institutionnelle, qui certes a son importance, mais la culture de démocratie...L'indispensable éducation à la démocratie dans nos choix pour l'égalité et la dignité humaine.

Me voyant préoccupée ou en colère face à des événements ou à ce que j'entendais dire, tu me calmais presque, en me reprochant mon emportement.

Je t'avoue que malgré tes conseils avisés, je n'y arrive pas encore. Mais...je n'ai sûrement pas ta sagesse. J'espère que pour moi, cette sagesse se traduit autrement...

Te rappelles-tu ces fêtes de fin d'années entourée de tes enfants et petits-enfants. Te rappelles-tu les fous rires avec Mansour qui arrivait de Suisse ? Nos échanges avec ton frère Ali, toujours à tes côtés et les rires de ta fille, Fawz, dont

j'admire toujours le courage. Lorsque je rencontre des difficultés à assumer certaines situations, c'est à elle que je pense. À son endurance qui la caractérise. À sa capacité de dépasser des accidents de la vie. C'est avec bonheur qu'elle m'a un jour montré le jardin partagé auquel elle participe. Son rire est un message de vie. Quelles que soient les difficultés que nous pouvons rencontrer.

Et ces différents plats auxquels chacun participait parfois. Ces moments où j'essuyais la vaisselle. Un jour, je t'avais dit que le torchon était mouillé et tu m'avais répondu : " طرشها ". Je ne comprenais pas ce que tu voulais que je fasse. Me voyant hésiter, tu me répètes " ! طرشها ! " Pour moi, ce mot voulait dire " gifle-la ". C'est ce que l'on disait dans ma famille. Lorsque je te l'avais dit, tu as bien ri en me disant que l'on ne parlait pas bien l'arabe. « *Non, c'est toi qui nous ramènes ton arabe égyptien !* », lui avais-je dit. « *Non, c'est ce que l'on dit à Rabat* », m'avais-tu répondu... S'en suivit un échange entre R'batis et Fassis... dont tu as été gagnante.

C'est un bol d'oxygène, en vous voyant tous, que je respirais « sans modération ».

Même quand tu étais absente à certaines occasions en hommage à ton conjoint, tes empreintes étaient présentes.

Je me souviens de ce 31 octobre 2008 à Rabat. Tu étais restée à Paris. C'était une exposition artistique en hommage à Mehdi Ben Barka aux Oudeïas.

La Mémoire, l'émotion, le souvenir et l'absence écrivaient en signe d'art le ressenti et le partage des idées, des

convictions pour la vérité et la justice que pour moi, en toute discrétion et humilité, tu personnalisais.

Ce mariage entre le politique et l'art qui donne à la Résistance toute sa place dans une éternelle Mémoire.

Mehdi était certes présent comme dans diverses autres occasions, mais c'est au travers de la toile de l'artiste Palestinienne, Rana Bichara, ce diptyque représentant un point d'interrogation après la date de naissance de ton conjoint, que je t'avais vue, durant toute cette soirée à laquelle tu n'avais pas assisté. Ce point d'interrogation qui attend toujours une réponse à la question « *où est-il ?* » C'est le symbole de la quête de la vérité... Toute la vérité.

C'est ta persévérance et celle de ta famille pour la vérité qui a contribué à la persistance de cette Mémoire.

Et ce jour où j'assistais à ta satisfaction de tenir dans tes mains la plaque commémorative en hommage à ton époux en présence du Maire de Paris d'alors, Bertrand Delanoë, en cette quarantième année de sa disparition.

Je me souviens t'avoir entendu appeler « *où est Hayat ?* ». À quoi pensais-tu, à ce moment-là ? Je m'étais permise de croire que c'était à l'absence de Abdelghani qui échangeait avec ta famille des possibilités à Paris mais aussi à Montreuil, d'une rue portant le nom de Mehdi Ben Barka.

Tu t'étais rapprochée de moi et tu avais insisté pour que je vous accompagne au restaurant en présence de Leïla Shahid et Mohamed Berrada, son conjoint.

Bien sûr, il y eut plusieurs plaques commémoratives :

- Dès 1967, à Damas.
- À Cuba, en Algérie, au Caire où une rue portera son nom dans le quartier "*Madinat Nasr*".
- Au Maroc aussi, où un lycée technique à Oujda porte son nom et à Rabat, outre une avenue, son nom est lié à un centre culturel.
- À Montpellier où la rue Ben Barka jouxte celle de Lumumba.
- À Gennevilliers aussi, qui a inauguré une allée en son nom.

Mais à Paris, près du Café Lipp où il a été enlevé, c'est probablement une émotion qui était aussi une reconnaissance de ton combat et celle de ta famille pour la vérité. Un moment qui avait la couleur d'une victoire.

Lorsque j'ai déménagé à Nantes, j'avais décidé de prendre plus tard un pied à terre à Paris en raison de mon activité de chargée de mission auprès de la région Île de France et pour être plus souvent auprès de ma fille, Rhita.

Je me souviens toujours de l'air que tu avais en venant visiter ce 17m2, situé près de chez toi. Je l'avoue, ce petit studio parisien était délabré mais moi, je voyais ce que je pouvais en faire. Tu vérifiais tous les recoins avec étonnement avant de me dire : « *mais, Hayat, comment tu pourras y vivre ?!* ». Tu revenais voir comment les travaux avançaient. Toujours sans comprendre pourquoi je voulais y habiter.

Mais tu étais revenue sur ta crainte après avoir cautionné les travaux que j'y avais entrepris, et sachant que j'habitais Nantes et non dans ce studio.

Tu appréciais parcourir Paris : le Sacré cœur non loin de chez toi...Le centre Parisien avec sa cathédrale, le Centre Pompidou...

Ali, ton frère, m'a dernièrement montré bien des photos. Je l'en remercie beaucoup car j'avais de toi surtout des photos de rassemblements et aucune photo de nous deux. En avais-je besoin ?

Mais ces photos du quotidien sont plus explicites de ta gentillesse, de ton regard parfois bien lointain et aussi de ton sourire.

Une photo en promenade avec Mansour dont le rire franc était contagieux.

Je me souviens de son fils encore petit que j'appelais « *chef* ». Et lui, plus tard m'appelait « *camarade* ». Mais est-ce vraiment cela ? La Mémoire n'est qu'une représentation présente du passé...

## *Et puis...Et puis... il y eut la maladie.*

De la fenêtre de ton appartement, alors fatiguée, tu ne pouvais pas ne pas te joindre à ceux qui remerciaient par leurs applaudissements le personnel infirmier pour leur engagement auprès de tous les malades lors de l'épidémie de COVID.

Ce personnel que remerciait Bachir, lors de ton inhumation : *« merci aux aides-soignantes et aux infirmières de l'Adiam qui se sont occupées d'elle quotidiennement avec toute la délicatesse qu'exigeait son état et avec une gentillesse infinie ».*

À la suite de l'aggravation de ta maladie, tu n'as pas cessé, au début, de manifester ta proximité avec ceux qui venaient te rendre visite.

Quand je venais te voir avant l'accélération de la maladie, pendant que ton frère Ali était avec respect et discrétion à tes côtés, tu me reconnaissais un peu au début. Je t'avais rappelé que je portais toujours au doigt la bague que tu m'avais offerte à la naissance de mon fils Amine, en 1977. Tu l'avais ramenée d'Égypte.

Tu semblais avoir oublié cet épisode et tu m'avais demandé alors de la voir. Puis, tu l'as mise à ton doigt.

Lorsque j'étais sur le point de partir, j'avoue avoir oublié que tu avais mis cette fameuse bague à ton doigt. Mais Ali t'avait dit d'un air sérieux : « *mais rends-lui sa bague* ».

À ce moment-là, sœur et frère se rejoignaient dans leur complicité, leur sérieux et leur amour partagés.

Et il a fallu que je sois au Maroc pour apprendre ton départ. A cette funeste annonce, ce sont ton sourire et ta jeunesse qui me sont venus à l'esprit.

Parodiant Jean Ferrat, je voudrai te dire :

*« Tu aurais pu vivre encore un peu.*

*Avec ton sourire, ton air généreux. »*

Et les souvenirs me sont revenus du premier jour de notre rencontre, de ce que tu m'inspirais, des mots sincères, de ta sérénité qui m'ont aidée à dépasser certains de mes moments difficiles.

Me sont aussi revenus à l'esprit ces moments de larmes que ni toi ni moi ne nous autorisions à verser, mais aussi ces moments de rires que nous nous permettions d'afficher.

Ta résistance à toutes les épreuves est un exemple pour tous et toutes.

Cet engagement d'une vie pour la vérité. Au-delà d'un engagement partisan ou dans diverses actions ou participations à des projets ; cet engagement avec discrétion et humilité

donne son vrai sens, selon moi, à tout engagement. Il inscrit dans la pérennité la défense de la dignité humaine.

Tu as été la colonne vertébrale d'une famille debout contre l'adversité.

Cette noble cause pour laquelle tu as donné ta vie, la cause de la Vérité sur l'enlèvement et assassinat de ton conjoint.

Auprès de lui maintenant, Mehdi pourrait te la révéler.

Inoubliable amie, Rhita Bennani, merci pour ta présence.

Au revoir, Chère amie.





*Dans le Haut-Atlas. Mebdi assigné à Résidence, Rhita et leur fils aîné, Bachir  
في الأطلس الكبير - المهدي بن بركة في الإقامة الجبرية عليه - غيثه وابنهما الأكبر، بشير*



*Fawz dans les bras de sa mère au côté de Bachir  
فوز بين ذراعيك بجانب بشير*



*Saad et Mansour. Informé du second bébé, le père avait mis fin à sa réunion pour te rejoindre.*

سعد ومنصور. عندما علم بولادة الطفل الثاني، أنهى اجتماعه على الفور ليلتحق بك.



*Vous voilà tous rassemblés au Caire en présence de Othmann, ton frère.*

العائلة مجتمعة كلها في القاهرة بحضور شقيقك عثمان



*En chemin pour le procès de 1967*  
في الطريق إلى محاكمة عام 1967



*Te voilà, en novembre 1967,  
à l'inauguration de l'avenue Mehdi Ben Barka à Damas.  
ها أنت تقومين في شهر نونبر من سنة 1967،  
بتدشين شارع في دمشق يحمل اسم المهدي بن بركة.*



*Un air de victoire...  
أجواء من النصر...*



*Un air interrogateur et moqueur, un air qui semble dire :*  
« c'est sûr ? Tu vas y habiter ? »  
نظرة استفهام وسخرية، نظرة كأنها تقول « هل هذا مؤكد؟ هل ستعيش هنا؟ »



*En promenade avec Mansour,  
dont le rire est contagieux.*  
نزهة مع منصور الذي كانت ضحكاته الصادقة معدية.



*Cette colère que tu exprimes,  
toi qui étais si souvent calme.  
تظهرك وعلامات الغضب بادية عليك،  
أنت التي تنقنين هادئة في غالب الأحيان*



*Colère éphémère. Tu reviens assez vite  
à ta sérénité et à ton sourire habituels.  
لكن هذا الأمر لا يستغرق سوى لحظة غضب عابر،  
بعدها تعود أسرار برك مبسمة، وإلى هدونها المعتاد*



*De la fenêtre de ton appartement, tu applaudissais le personnel infirmier  
pour leur engagement auprès de tous les malades, en cette épidémie de COVID.*  
من نافذة الشقة التي تسكنين فيها، أشدت بطاقتهم التمريض لالتزامهم تجاه جميع المرضى



*L'air lointain. Un regard sur une histoire de vie,  
sous le bleu du ciel et la limpidité de l'eau.  
الهواء البعيد نظرة على قصة حياة،  
تحت السماء الزرقاء والمياه الصافية.*